

HENRI BOSCO

Un oubli
moins profond

souvenirs

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

IRÉNÉE
LE QUARTIER DE SAGESSE
PIERRE LAMPÉDOUZE
LE SANGLIER
LE TRESTOULAS
L'ÂNE CULOTTE
HYACINTHE
LE JARDIN D'HYACINTHE
MALICROIX
SYLVIUS
LE ROSEAU ET LA SOURCE
DES SABLES À LA MER
SITES ET MIRAGES
ANTONIN
LE MAS THÉOTIME
MONSIEUR CARRE-BENOIT À LA CAMPAGNE
L'ENFANT ET LA RIVIÈRE
L'ANTIQUAIRE
LES BALESTA
LE RENARD DANS L'ILE
SABINUS
BARBOCHE
BARGABOT
SAINT JEAN BOSCO
UN OUBLI MOINS PROFOND
LE CHEMIN DE MONCLAR
L'ÉPÉRVIER
LE JARDIN DES TRINITAIRES
LE CHIEN BARBOCHE
MON COMPAGNON DE SONGES
UN RAMEAU DE LA NUIT
LE RÉCIF
TANTE MARTINE
UNE OMBRE

UN OUBLI MOINS PROFOND

HENRI BOSCO

UN OUBLI
MOINS PROFOND

souvenirs

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1961.*

A Gaston Bachelard.

Forsan et haec olim meminisse juvabit.

VIRGILE.

« Peut-être, un jour, ces souvenirs aussi
nous seront agréables. »

Quelques lignes d'abord...

Voici des souvenirs.

Tels qu'ils sont revenus à moi du fond de ma mémoire, je les ai notés et je les présente.

Je ne raconte pas une suite d'événements qui se succèdent pas à pas, et ainsi qui s'enchaînent.

Je prends, au hasard des retours, les personnages et les faits qui vivaient encore, ou qui sommeillaient, dans le passé de mon enfance.

Je ne les ai pas recherchés, j'ai attendu.

Il m'en est revenu bien plus, et quelquefois de plus étranges, que ceux dont j'ai relaté ici la renaissance.

Mais j'ai fait un choix parmi eux pour ne m'en tenir qu'aux plus sûrs.

Ils se situent pourtant dans ma première enfance, quand j'avais de six à dix ans, et ce sont ainsi mes lointains, mon ultime horizon, mais encore visible.

D'autres revenants m'ont sollicité, ceux dont je vois fort bien les figures plus proches, et qui se lèvent à leur tour d'un oubli moins profond, qui animent un âge un peu plus avancé, de dix à douze ans, cette fois, le temps où j'ai connu la solitude.

Mais je les ai maintenus à l'écart par prudence. Trop d'ombres évoquées à la fois ne remontent pas sans danger des limbes...

Ces premières images...

LE CHEVAL MÉCANIQUE

Je suis né à Avignon, rue de « La Carréterie », au numéro 3.

Né à une heure du matin, le 16 novembre 1888.

Comme toujours en pareil cas, il y avait là plusieurs femmes, dont Julie qui fut ma nourrice et ce bon cœur de « Petite Girard », notre propriétaire.

A ce que disait ma mère, j'ai jailli au monde. Expulsé de son corps avec violence, je suis allé heurter, non moins violemment, de la tête contre le fond du lit, en hurlant très fort. Aussitôt, tout émue, la « Petite Girard » s'est écriée :

— *S'es amaca, pécaïre!*... Il s'est blessé, le pauvre!...

Et à moi, qui hurlais toujours :

— *Taiso-te, pichot, taiso-te! te croumparai un galant chivau mecanico...* Tais-toi, petit, tais-toi! je t'achèterai un joli cheval mécanique...

Promesse qui partait du cœur mais, comme on le verra, elle mit des années à s'accomplir.

En attendant, je criais de plus en plus fort.

— *Aquéu sara un beù rénaire*, déclara l'accoucheuse... Ça sera un fichu grognon!...

Prophétie téméraire!...

Je n'ai pas été un « fichu grognon ». J'avais crié parce que ma tête, en cognant durement contre le bois du lit, m'avait fait très mal.

Explication sensée que j'ai donnée plus tard pour me disculper d'une prévention que je jugeais fausse.

Mais ma mère me répondait :

— Tu as crié bien plus fort que ton mal. C'était de la colère...

Je suis, en effet, assez coléreux, je l'avoue, ou du moins je le suis devenu avec l'âge, mais l'enfant docile et secret que je fus, qu'un rien blessait douloureusement à l'extrême, cet enfant n'a jamais vécu de colères, mais de longues et mélancoliques réflexions sur ses propres peines, et il en avait!...

Quoi qu'il en soit, j'ai crié en naissant, et je fus un enfant nerveux. Imaginatif à l'excès, je créais dans la moindre fièvre (et j'en eus de grandes, de longues) des images qui troublaient ma tête, agitaient mes nerfs...

Il est vrai que j'avais de quoi tenir. Ma mère a passé sa vie sur ses nerfs, et rien d'invisible ne lui échappait. Un « invisible » qu'elle avait en elle, mais dont elle projetait au-dehors les images puissantes d'une étrange nature et d'un coloris souvent sombre. Or, chacune de ces images, matérialisée, s'offrait toujours à elle comme un « signe ».

On sait qu'il n'en est guère qui ne soit chargé de nous avertir d'un malheur. Ce malheur est toujours imminent et inévitable. Alors, si on a l'esprit fait à de telles communications, on prophétise...

Cela donne à la vie courante une originalité souvent dramatique. Mais il est certain qu'on n'en jouit pas naturellement, en y prenant toutes ses aises, avec l'insouciance du vulgaire. J'ai donc entendu prophétiser, c'est-à-dire annoncer de funestes événements, sur la foi d'un bruit au plafond, d'un visage apparu soudain à travers une vitre, d'un tableau tombé de son clou ou d'un hululement imprévu de chouette au bout du jardin...

La chouette n'intervenait pas, rue de « La Carréterie », au cœur de la ville. Elle se manifesta ailleurs et plus tard,

quand nous nous fûmes installés à la campagne, environ trois ans après ma naissance. Mais en ville, les autres « signes », plus naturels au surnaturel citadin, ne nous manquaient pas, à ce qu'on m'a dit. Je n'en ai gardé aucun souvenir. Cela va de soi, vu mon âge au temps de notre séjour, à peu près oublié de moi, dans « La Carréterie ».

Car on disait : « La Carréterie » pour tout le quartier.

Un quartier ancien resté commerçant, animé, populaire, et où se touchaient le long de la rue échoppes, boutiques, magasins, remises, entre les remparts, l'église des Carmes, le clocher de Saint-Augustin, le coin du portail Matheron. Le commerce y était vivant. On y trouvait de tout. Il y avait là des selliers, des grainetiers, des sabotiers, des épiciers, des quincailliers, des papetiers, des marchands de vin, des droguistes, des merciers, et des bonnetiers, et des drapiers, et aussi des limonadiers, et des charrons ! j'en passe !... Sauf la charronnerie, rien ou presque n'était travail d'artisan, mais simple commerce. On ne fabriquait guère, mais on échangeait beaucoup, au détail et en gros, du matin au soir. Il s'exhalait ainsi de ce commerce un air puissant en odeurs mêlées. C'était le cuir, le blé, le tourteau, les épices, les bois résineux, la fibre, la laine, le vin, la soude, le soufre, le café, le savon, et toutes les huiles, dont les émanations, surtout aux chaleurs de l'été, s'élevaient entre les maisons et y pénétraient très profondément.

De cela j'ai gardé un vague souvenir. J'ai la mémoire des odeurs étrangement tenace. Celles-ci durent me déplaire car c'est à elles que j'ai dû sans doute d'avoir éprouvé contre ce quartier une antipathie qui persiste. Toutes les fois que j'y suis revenu, plus tard, en passant, j'y ai subi comme un malaise d'âme. Aussi y a-t-il près d'un demi-siècle que je n'y ai plus mis les pieds. Rien que d'y penser maintenant, je sens une médiocre tristesse se glisser entre moi et ce que j'écris pour en évoquer l'image lointaine. Je devrais cependant, si j'en crois mon goût de la vie, prendre du plaisir à ce souvenir d'un quartier animé,

bruyant, qui vivait. Mais peut-être vivait-il trop et d'une vie où je n'entre pas naturellement. Si j'en goûte facilement le pittoresque, qui est superficiel et plaisant, si même j'en peins volontiers les couleurs, pour me divertir, c'est au fond, je n'en doute pas, afin de me cacher ce qui gît là-dessous de vulgaire et de triste. La présence de l'utilité et du gain m'est malheureusement sensible à sa moindre apparence, qui n'est pas signe de richesse — car j'aime la richesse — mais de cette opulente pauvreté qui ne fait que des corps — et des corps gras.

Pour ces corps (et, par conséquent, pour le mien, qui était maigre), il y avait cependant une église où ils auraient pu retrouver une âme. Mais seules les petites gens la fréquentaient, en dehors des offices réglementaires, ceux où l'on est vu, et même par Dieu — à quoi d'ailleurs imprudemment peu de gens pensent...

Dédiée à saint Symphorien, on l'appelait plus couramment la paroisse des Carmes. Et c'est là qu'on m'a baptisé.

On m'a donné quatre prénoms, mais séparément, deux à deux.

Je m'appelle ainsi devant Dieu, à l'église, Henri, Joseph, ce qui m'est agréable, et devant les hommes, à l'état civil, Fernand, Marius, ce qui me déplaît. Il en est résulté civilement, plus tard, des embrouillaminis qui n'en finissaient plus. Car l'état civil ne connaît que les prénoms qu'on lui apporte, et il vous cadastre, vous lie, vous emprisonne, vous mesure, vous enrégimente et vous évacue, sous ces appellations qu'il a inscrites, rejetant comme illégitimes toutes les autres. Ce qui est normal mais bien affligeant. Aussi donne-t-on toujours à l'enfant les mêmes prénoms à l'état civil qu'à l'église. Ce ne fut pas mon cas.

Ajoutez à ce fait bizarre que ma mère, rejetant Joseph, Fernand et Marius, dès le premier jour, annonça :

HENRI BOSCO

Un oubli moins profond

Henri Bosco écrit : « Voici des souvenirs. Tels qu'ils sont revenus à moi du fond de ma mémoire, je les ai notés et je les présente. Je ne raconte pas une suite d'événements qui se succèdent pas à pas et qui ainsi s'enchaînent. Je prends au hasard des retours les personnages et les faits qui vivaient encore, ou qui sommeillaient, dans le passé de mon enfance. Je ne les ai pas recherchés, j'ai attendu. Il m'en est revenu bien plus, et quelquefois de plus étranges que ceux dont j'ai relaté ici la renaissance. Mais j'ai fait un choix parmi eux pour ne m'en tenir qu'aux plus sûrs... »

Mémorialiste très libre, Henri Bosco a pourtant divisé en sept parties ce recueil d'anciens souvenirs. « Ces premières images » fait revivre des impressions très lointaines d'une petite enfance en Avignon. « Les nocturnes » évoque les figures assez étranges des rôdeurs qui hantaient alors la campagne où vivait l'enfant. « Même des amours » raconte quelques pittoresques passions d'adolescentes. « Familles » nous rapporte ce que furent les vies aventureuses des parents et des grands-parents de l'auteur. Dans « Un romancier de sept ans » on voit comment Henri Bosco, à cet âge, eut le désir d'écrire les histoires qu'il s'inventait et se racontait à lui-même pour se divertir de sa solitude. Car « Les annonces de la solitude » nous le montre vivant, vers sa dixième année, tout seul, dans son mas provençal, en l'absence de ses parents. « Et pour finir » donne la clé de la position religieuse de l'auteur à l'automne de ses jours.

Henri Bosco a tellement cultivé l'insolite et le merveilleux qu'on pourrait s'étonner, peut-être, qu'il ait donné tant de relief au réalisme dans plusieurs de ces souvenirs d'un enfant. Ce serait sans doute s'étonner à tort. Car, ici, tout ce réalisme (s'il faut bien lui donner ce nom) nourrit et colore un don de conteur qui ressuscite de vrais personnages qui furent des plus singuliers. Or, justement, à bien les voir, ils sont, eux aussi, les dépositaires de quelques secrets dont ce qui est dit, et comme il est dit, cache un peu le mystère...



9 782070 208753



61-V A 20875 ISBN 2-07-020875-3

Extrait de la publication